

NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR M. DELAGRAVE

PAR M. HACHETTE.

La Société historique et archéologique de Château-Thierry vient de perdre un de ses membres honoraires qui appartenait à la patrie de Delafontaine par le culte qu'il professait pour les œuvres de ce grand génie. C'est à ce titre surtout que vous l'aviez admis dans votre sein en juin 1870.

Michel-Hébert Delagrave était né à Paris, le 14 juillet 1797 ; il a été enlevé à l'affection des siens, le 25 avril 1877. Successivement garde général et inspecteur des forêts de la Couronne, Delagrave avait passé la première partie de sa vie au milieu des bois et son âme enthousiaste s'était éprise de bonne heure des beautés de la nature. Nul doute que sa passion pour les œuvres du grand fabuliste n'ait pris naissance dans la contemplation des splendides ombrages de la forêt de Villers-Cotterêts et dans l'étude des êtres qui la peuplent. Observateur minutieux et fin des phénomènes de la nature, et doué lui-même d'un sentiment très-vif des merveilles de la création, il était né pour comprendre et admirer passionnément les tableaux inimitables légués par Delafontaine à l'admiration de tous les âges et de toutes les nations. C'était là sa vocation, vocation tellement irrésistible que dès l'âge de cinquante-trois ans, abandonnant toute fonction administrative, il se consacra tout entier à la mémoire de son poète favori. Pendant plus de vingt ans et jusqu'à ses derniers moments, il n'eût d'autre souci que de rassembler dans son charmant hôtel de la rue de Boulogne, à Paris, tout ce que la typographie, la gravure, la peinture et la statuaire avaient produit à propos de Delafontaine ou de ses œuvres. Il parvint ainsi à former pièce à pièce une collection très-curieuse d'objets d'art ou de publications se rattachant de près ou de loin à l'œuvre de l'immortel fabuliste. J'ai été plus d'une fois témoin

de la joie que lui causait chaque nouvelle conquête dont il enrichissait son petit musée ; tantôt c'était un portrait du poète, tantôt un tableau de chevalet où Delafontaine jouait un rôle ; une autre fois c'était une édition rare de ses Fables ou de ses autres poésies. Il montrait avec une sorte de fierté patriotique comme toutes les langues, tous les idiomes et jusqu'aux patois avaient tenu a honneur de reproduire les chefs-d'œuvre du glorienx enfant de Château-Thierry. Il avait dans sa bibliothèque des traductions éditées pour les peuplades les plus reculées de l'autre hémisphère. Il en avait en caractères sténographiques.

Hâtons-nous d'ajouter que notre regretté collègue ne collectionnait pas les éditions de Delafontaine comme d'autres collectionnent des coléoptères pour les piquer sur des bouchons et ne s'en plus occuper. Il ne cessait de les lire et relire ; il les analysait, et relevait parfois avec une verte énergie, les appréciations des commentatensrs ou des critiques, s'il les prenait en défaut. Il notait d'ailleurs, avec grand soin ses propres observations et il aurait pu comme un autre en former un volume compacte, s'il n'avait été retenu par sa modestie instinctive.

Cette modestie qui s'alliait chez Delagrave aux plus précieuses qualités de l'esprit et du cœur, je la respecterais mal si je développais plus longuement son éloge. Je ne saurais cependant le terminer sans relever dans sa vie un rare exemple de fidélité tout à l'honneur de son caractère. Il devait aux princes d'Orléans le poste qu'il occupait dans l'administration ; en 1850, il aima mieux se démettre de ses fonctions que de servir une autre dynastie.
